

ANDRÉ GIDE
JEAN SCHLUMBERGER

CORRESPONDANCE

1901-1950

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR PASCAL MERCIER
ET PETER FAWCETT

nrf

GALLIMARD

INTRODUCTION

« La NRF est mon rocher. » Jean Schlumberger fait tonner cette déclaration toute biblique, mais non exempte d'humour, au cœur de cette correspondance, dans sa lettre à André Gide du 6 août 1915¹. Serment d'allégeance à une équipe alors dispersée, acte de foi dans l'avenir, elle s'inscrit après cette phrase prophétique : « [après la guerre] *notre groupe représentera une force que rien ne pourra vaincre ou mieux qui vaincra tout* ».

Ce « rocher » serait ici à la fois un repère, un amer, une sorte de sémaphore, mais surtout une réalité quotidienne de deux entreprises jointes : une revue de littérature et de critique, *La Nouvelle Revue Française*, puis ce comptoir d'édition qui deviendra, à partir de 1919, la Librairie Gallimard. Au travers de cette correspondance d'un demi-siècle nous assistons tout d'abord à la naissance de la revue à la fin de 1908, sous l'éphémère direction d'Eugène Montfort, puis à son vrai départ en 1909. Durant ces premiers mois d'existence, c'est-à-dire jusqu'au début de 1912, Jean Schlumberger coordonnera, sous la férule de Gide, la bonne marche de l'ensemble avant de céder la place à Jacques Copeau qui fera équipe avec le secrétaire désigné depuis la fin de 1911, Jacques Rivière. C'est le livre de bord de ces entreprises que l'on peut lire, mêlant à la fois la légende dorée d'une histoire glorieuse et les données brutes d'une réalité relativement modeste et permettant d'en revivre les grandes évolutions, d'en suivre les combats, d'en évaluer les équilibres internes. Si, logiquement, Gide et Schlumberger devaient à partir des années vingt se consacrer à

1. P. 593.

leurs œuvres respectives, déléguant à d'autres le soin de mener les opérations, ils ne se désintéressèrent jamais de leur création et la tutelle qu'ils continuèrent à exercer sur elle, pour devenir au fil des ans plus symbolique, n'en était pas moins réelle. Elle jouera pleinement à l'occasion de l'intronisation de Jean Paulhan et, moins efficacement, lorsque Gide tentera dans les années quarante de mettre fin à l'éclipse de la revue.

Publier une correspondance d'écrivains, c'est aussi prendre en compte sa cohérence et son caractère exhaustif. Compte tenu des lacunes qui entachent cette correspondance (un grand nombre des lettres de Jean Schlumberger n'ont pas été conservées) et malgré l'impression fautive que peut laisser une succession de lettres datées et numérotées, qui deviennent autant de documents alors qu'ils sont d'abord des pièces d'un puzzle incomplet, il faut la considérer à la fois comme un moment de l'histoire de l'édition en France et comme le long témoignage d'une amitié littéraire. Rappeler l'origine de cette amitié, en préciser les étapes, c'est déjà implicitement cerner les rôles respectifs — et certains traits de caractère — des deux hommes. Cela est rendu aussi nécessaire par le fait que cette correspondance ne peut, à elle seule et pour plusieurs raisons, rendre compte de la place que Gide allait occuper dans la vie de Schlumberger.

La première raison tient à la chronologie. Lorsqu'en mai 1901 Jean Schlumberger écrit la première lettre recueillie ici, il va avoir vingt-quatre ans et Gide en aura trente-deux ; or ils se connaissent depuis plus d'une quinzaine d'années. De plus, il y a aussi un « *après* » à cette correspondance. Schlumberger, en prenant la présidence du comité des exécuteurs testamentaires de Gide, va devenir le bienveillant, mais vigilant, censeur des études gidiennes de 1951 jusqu'à sa propre disparition en 1968.

Une autre raison tient au contenu d'un grand nombre de ces billets dans les années 1909-1914. Pour la première fois dans une correspondance publiée de Gide, abondent autant de lettres où priment les considérations d'affaires ; de plus, ces missives complètent des discussions dont les tenants et aboutissants peuvent nous échapper. On en prendra pour preuves certains des échanges relatifs aux choix des toutes jeunes éditions de la Nouvelle Revue Française. Ainsi le 6 octobre 1911, Gide expose-t-il son souhait de faire publier par le comptoir d'édition les poèmes du très nationaliste Jean-Marc Bernard. Pourtant, au détour d'une phrase de la

lettre qui suit, nous apprenons que ce ne sera pas le cas. Nous sommes donc réduits à conjecturer les raisons qui motivèrent ce revirement¹. Il en ira de même pour un certain Marcel Proust dont nous ne pourrons mesurer que par une allusion du 31 juillet 1914², et de laborieuses justifications rétrospectives en 1950³, toutes les préventions que son œuvre soulevait chez Jean Schlumberger.

Si tous ces constats permettent de poser un « *au-delà* » de cette correspondance, il faut supposer enfin, lorsque l'on connaît la réserve de Jean Schlumberger, qu'il y a aussi un « *en-deçà* » qui tient, pour partie, à l'évolution de leurs rapports. Il était, somme toute, dans la logique des choses que plus Schlumberger s'affranchirait de la tutelle de son aîné et moins sa confiance en lui serait aveugle. Un paragraphe des *Œuvres*⁴, où il compare son commerce avec Gide à celui qu'il entretenait avec Martin du Gard, nous confirme sa défiance : « *D'une conversation avec Gide il était rare qu'on ne rapportât pas quelque butin, une idée, un mot, une surprise quelconque [...]. Conversation un peu surveillée, dont Gide se fatiguait dès qu'elle lui semblait "ne plus rien rendre", et où son interlocuteur devait rester sur ses gardes s'il voulait être certain que telle confidence ne courrait pas très prochainement de bouche en bouche.* » Ce qui était vrai d'une conversation ne pouvait manquer de l'être pour une lettre susceptible de passer de mains en mains. Toutefois, si Schlumberger se méfiait des indiscrétions de Gide, la réciproque n'était pas à craindre. Au fil des années, à mesure que se distendront les liens de Gide avec ses amis les plus anciens, il fera de Schlumberger un de ses confidents les plus constants, au même titre que Roger Martin du Gard lorsque celui-ci entrera après la Grande Guerre dans le cercle de ses intimes (ce même Martin du Gard qui apparaît ici pour la première fois comme un « *gaillard* » dans la lettre du 29 juin 1913 sur *Jean Barois*⁵).

Si l'on peut regretter l'absence de ces « *vraies lettres* » que Gide promet parfois à son interlocuteur, on pourra malgré tout apprécier celles dont il le gratifie car nous nous trouvons incontestablement en présence d'une des grandes correspondances de Gide tant par sa durée que par la multiplicité des informations qu'elle nous donne sur sa vie et son œuvre.

1. Pp. 431-2.

2. P. 564.

3. Appendice P.

4. *Œuvres*, tome VII, p. 170.

5. P. 527.

Les lettres de Schlumberger nous révèlent une personnalité complexe et attachante. Nul doute, comme le confirme Gide dans son billet du 22 août 1908¹, que ses lettres jouèrent un rôle dans le processus de lente et problématique reconnaissance du cadet par l'aîné. Venons-en donc à ces années qui précédèrent l'établissement entre eux de durables liens d'amitié.

Lorsque Schlumberger écrit à Gide en août 1903² qu'il est « *presque de la famille* », ce n'est pas tant à un demi-siècle de bon voisinage entre leurs familles qu'il renvoie, mais au fait que, enfant et adolescent, Gide fut un familier du Val-Richer, la vaste demeure où les descendants de Guizot viennent passer leurs vacances dans le Calvados à « *une demi-lieue* » du château des Gide à La Roque-Baignard. Le premier souvenir de Gide évoqué par Schlumberger, dans *Éveils*, est celui d'un jeune adolescent jouant à cache-cache avec son oncle et sa tante de Witt qui ont le même âge que lui. Plus de sept ans les séparent. « *Je suis trop petit pour les suivre* », note Schlumberger³. (Relevons que les effets de cette différence d'âge ne s'estomperont pas tout à fait avec le temps, puisque Gide, en conclusion de sa lettre ouverte du 1^{er} mars 1935, y fera encore ironiquement allusion⁴.)

S'il faut en croire *Éveils*, c'est le passage de Schlumberger devant le conseil de révision qui fut l'occasion « *saugrenue*⁵ » de leur échange de paroles. Jean Schlumberger avait été le premier dans sa famille de Guebwiller à opter pour la France. Gide, alors maire de sa commune, se devait, en compagnie des autres édiles du canton, de présider ledit conseil. Réformé, le jeune Alsacien l'était à cette époque surtout par l'esprit et il ne semble pas que cette graine de pasteur, étudiant en théologie, ait alors beaucoup d'intérêt commun avec le maire de La Roque-Baignard. « *L'accroche* », qui occupe dans les relations amicales que Gide nouait avec certains de ses contemporains une place rituelle et qui devait se traduire par un incoercible appel du cœur, était donc différée.

1. Pp. 128-9.

2. P. 16

3. *Éveils*, Paris : Gallimard, 1950, p. 142.

4. P. 864.

5. *Éveils*, *id.*, p. 145.

Schlumberger note à propos de cette première conversation qu'il y avait « *de part et d'autre, égales préventions*¹ ». Signalons, du côté des Schlumberger, une certaine inquiétude devant la personnalité de Gide. Écrivant quelques mois plus tôt à son fils, qui se refaisait « *des globules*² » à Saint-Moritz où Gide était en voyage de noces, Marguerite Schlumberger lui conseillait « *de l'aller voir* », ajoutant toutefois : « *Il est un peu toqué, mais il est intelligent [...]*³. » Pour mesurer les préventions de Gide l'on ne peut que se référer à la lettre que Schlumberger enverra à Copeau le 20 octobre 1910⁴, dans laquelle il parle du « *dédain mortifiant, puis la condescendance, puis la curiosité que j'avais dû subir de la part de Gide avant de conquérir quelque chose qui ressemblât à de l'affection* ». La tentation est grande de faire durer ce « *dédain* » de Gide jusqu'à l'amorce du présent échange. C'est par sa première lettre, au lendemain de la représentation du *Roi Candaule*, que Schlumberger brise en quelque sorte la glace. L'étape qui paraît la plus décisive est lorsque le cadet vint, vers la même époque, soumettre sa production littéraire à l'aîné, ce que confirme d'ailleurs Schlumberger dans *Éveils*⁵ : « *Gide ne commence de s'intéresser réellement à moi que le jour où, l'histoire des religions abandonnée, je tourne délibérément mes regards vers les lettres.* »

La « *condescendance* » alors perçue par Schlumberger, ce n'est pas tant dans l'emploi du mot « *petit* » accolé à son nom, que l'on relève dans une lettre de cette époque et qui indique simplement sa jeunesse, mais plus sûrement dans les éloges outrés de Gide, à l'intention de son cadet, de ces *Poèmes des Temples et des Tombeaux* qui lui seront dédiés. Toutefois cette dédicace n'a pas laissé Gide insensible et il est certain que la lettre du 15 décembre 1903⁶, par laquelle il remercie Schlumberger, inaugure une « *vraie sympathie* », comme l'indique Auguste Anglès⁷, qui ajoute : « *Pour virer à l'amitié celle-ci avait besoin d'un déclic.* » Dans cette même lettre Gide décerne à son correspondant ce curieux compliment : « *Dois-je avouer que vous êtes le seul protestant [parmi mes amis] ?* » Voilà une formule pour le moins étonnante, et qui trouvera son écho dans le *Journal*

1. *Éveils*, id., p. 145.

2. *Éveils*, id., p. 144.

3. Lettre inédite, 8 décembre 1895, Fondation des Treilles. Voir aussi page 72, note 1.

4. Lettre inédite, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

5. P. 150.

6. Pp. 23-5.

7. *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, tome 1, Paris : Gallimard, 1978, p. 50.

vingt ans après' : « À la seule exception de Jean Schlumberger, je n'ai que des catholiques pour amis. » Comment en effet saisir ces deux remarques, en creux ou en relief ? Dans ce sens — et Gide n'était pas le moins paradoxal des hommes dans le choix de ses dédicataires — la dédicace de *La Symphonie pastorale* à Jean Schlumberger pourra être comprise soit parce que celui-ci restait aux yeux de Gide le parangon des vertus huguenotes, soit parce qu'il avait su s'affranchir de tout dogme.

Pour que « *l'accroche* » put enfin se réaliser, il fallait que fût accompli un autre rite amical, auquel tenait particulièrement Gide, celui du voyage commun (aucun cadre ne lui semblant plus propice qu'un décor exotique pour approfondir ses liens avec autrui). Le passage des Gide à Rome en janvier 1904, où les Schlumberger séjournaient depuis plusieurs semaines, sera ce « *déclat* » qui allait permettre à la « *curiosité* » de Gide d'être graduellement satisfaite. Pour quelqu'un d'aussi renfermé que Schlumberger, elle n'était pas moins mortifiante que le dédain ou la condescendance. On relèvera pourtant que sa lettre sur *L'Immoraliste* et plus encore celle sur un poème de Wilde peuvent être interprétées comme autant de discrets signaux vers son aîné. La « *progressive confidence* », à laquelle il va bientôt céder, marque toute l'année 1904. Elle est mentionnée dans le *Journal* de Gide de cette même année². Gageons que cette « *conformité de sens* », dans l'acception que lui donne Saint-Simon, chez quelqu'un de son propre milieu, devait être interprété comme un signe favorable par Gide. Une conséquence inattendue de ces « *aveux* » est la folle spirale de sentiments pour le plus jeune frère de Schlumberger à laquelle, durant les premiers mois de 1905, se laisseront aller Ghéon et Gide. Sans nous appesantir sur cette passion fugace, notons qu'elle agit comme un catalyseur dans les rapports intimes de Schlumberger avec le groupement amical qui va bientôt créer *La Nouvelle Revue Française*.

Le « *circuit* » — comme le désigne Auguste Anglès — étant constitué, il ne manquait plus à ce groupe d'écrivains qu'une revue pour s'exprimer. L'une des ironies de l'histoire de *La NRF* est qu'en mars 1908, au

1. *Journal 1889-1939*, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris : Gallimard, p. 773.

2. *Journal 1889-1939*, id., p. 146.

moment où se décidait à Paris la fusion des animateurs d'*Antée* avec Eugène Montfort et ses amis, Gide se trouvait à Portofino et Schlumberger à Venise. Tout éloignés qu'ils fussent, les deux hommes approuvèrent cet accord de principe passé avec le rédacteur des *Marges*, Schlumberger paraissant toutefois nettement plus enthousiaste que Gide. Cette relative indifférence de Gide tient probablement aux dissensions que la disparition d'*Antée* avait provoqués. Mais si sa correspondance reste discrète sur ce point, la paradoxale collaboration avec Eugène Montfort, en raison même des tensions qu'elle engendra, est mieux connue.

Après six mois de discussions, c'est en septembre 1908 que s'amorce véritablement l'aventure. Si les amis de Gide paraissent dans un premier temps en retrait, c'est peut-être parce que Montfort n'hésite pas à imposer son point de vue et que Gide louvoie et agit par intermédiaires. Dans les difficiles tractations, menées principalement par Copeau, qui aboutissent à une liste de « *Fondateurs et Comité de rédaction* », le nom du pacifique Édouard Ducoté constitue une pierre d'achoppement et il faudra le faire accepter par force à Montfort. Toujours est-il que le comité initial de huit se trouve finalement porté à douze et que la parité entre les deux groupes en présence semble à peu près respectée. C'est à la fin d'octobre que la tension augmente, au point que le très placide Schlumberger n'hésite pas à écrire à Copeau le 22 octobre que le directeur « *commence à [l']agacer* ». Mais le calme revient, annonçant la tempête qui va suivre la parution du premier numéro le 15 novembre. C'est ce même jour que les textes pour un second numéro devaient être réunis. On ignore s'ils le furent, tant la note de Bocquet intitulée « Contre Mallarmé » et l'éloge de D'Annunzio par Boulenger révoltèrent Gide et ses amis contre Montfort. La rupture ne fut pourtant pas immédiate, mais étalée sur une quinzaine de jours. Quatre lettres de Schlumberger écrites à sa femme entre le 20 et le 24 novembre¹ nous permettent d'en retracer des épisodes. Il relève tout d'abord qu'à la suite de l'ultimatum imposant à Montfort de soumettre au « *Comité* » tous les articles proposés, « [Gide] *a beaucoup mieux pris que je ne le pensais l'absence de rupture avec Montfort. Il a dit que puisqu'il en était*

1. Inédites, Fondation des Treilles.

ainsi, il n'y avait qu'une chose à faire, c'est de donner chacun le maximum d'effort possible ». Dès le 24, la crise connaît un rebondissement : « Un mot seulement. Je viens de faire le brouillon d'une longue lettre d'abattage à Montfort. Je casse tout et prends la direction de la Revue. Cet animal n'a-t-il pas eu le front de me dire qu'il ne croyait pas à la vitalité de la Revue, qu'il se réservait et n'osait encore demander d'abonnements autour de lui. J'ai trouvé cela révoltant, moi qui ne cesse de me compromettre. Nous sommes tous fort montés. Je vais porter tout à l'heure ma lettre à Gide et, si Montfort ne nous lâche pas la revue c'est nous qui nous en irons (c.-à.-d. Gide, Drouin, Ruyters, Ducoté, Copeau et moi) et dans un an Gide nous donne la galette pour faire une revue propre [...]. » Le scénario va en fait s'accélérer puisque, après deux réunions, les 28 et 29 novembre, Ruyters pourra informer Copeau du retrait à l'amiable du « dictateur ». Dès le début de décembre, la décision de continuer *La NRF* est prise et les dispositions arrêtées : la première consiste à en installer le siège au domicile de Schlumberger. Rétrospectivement, on ne pourra que se féliciter de ce retentissant « faux départ » qui contraignait Gide et ses amis à relever le gant.

Pour remplacer Montfort, il fallait désigner un nouveau directeur. Si l'on s'en tient à la mention qui figure sur la page de garde du deuxième numéro un de la revue, c'est un triumvirat composé de Copeau, Ruyters et Schlumberger qui est alors institué. Toutefois il est fréquent de voir, dès le début de 1909, le titre de « directeur » accolé au seul nom de ce dernier. Cela s'explique par le fait qu'étant libre de son temps, contrairement aux deux autres soumis à la nécessité de gagner leur vie, il avait accepté d'être la cheville ouvrière de l'entreprise et il le restera pendant trois ans. Précisons cependant que c'est bel et bien Gide qui va inspirer, dans l'ombre, la conduite de la revue et que la formule d'un critique, « *Le château de Protée* », résume on ne peut mieux ce qu'était alors *La NRF*. De plus la collégialité instituée entre les six « pères fondateurs », malgré quelques vicissitudes, va pourtant fonctionner jusqu'en 1914, indépendamment des titres attribués aux uns ou aux autres.

La présente correspondance nous montre, comme si nous étions dans la coulisse, la fébrilité du « vrai départ ». On y découvrira en particulier les ficelles mises en œuvre par la diplomatie gidienne dont témoignent les lettres récapitulant le « rattachage » d'abonnés et de collaborateurs. Depuis le début de 1909 à l'été 1914, période pendant laquelle se trouvent numériquement concentrées près de la moitié des lettres publiées, c'est la composition des sommaires de la revue, la publication

de *La Porte étroite*, puis celles des livres du comptoir d'édition, qui constituent l'essentiel du propos, laissant toutefois passer, surtout au cours des voyages de Gide, quelques mots plus amicaux. Cette accumulation de billets, de dépêches ou de petits bleus de la part de Gide révèle son anxiété devant les problèmes d'ordre pratique. Dans la mesure où l'on compte pour cette période une proportion de dix lettres de lui contre une seule de Schlumberger, on peut émettre l'hypothèse que toutes ces missives de Gide n'eurent pas de réponses écrites, les problèmes qu'elles soulevaient ayant été résolus lors de leurs fréquents entretiens.

L'apparente sérénité de Schlumberger pourrait suggérer devant les plaintes et mises en garde de son ami qu'il n'était pas un directeur consciencieux. Hâtons-nous de rejeter la responsabilité de ses humeurs sur des tiers en citant à nouveau *Éveils*¹ : « *L'écart entre ce qu[e Gide] rêvait et ce que les contingences faisaient de nos fascicules, lui causait des nuits blanches. Il était prêt à écrire des adresses, à coller des timbres, il aurait été lui-même porter les numéros chez les abonnés ; mais il faisait une maladie pour les coquilles, les mauvaises mises en page, les omissions, les erreurs désobligeantes. Nous étions imprimés à Bruges, par des typos flamands, ce qui [...] rendait scabreuses les corrections du dernier moment. Et nous avions pris comme secrétaire, au bout de quelques mois, le gentil Pierre de Lanux, plein de zèle, de dévouement et d'amitié, mais dans la lune aussi souvent que sur la terre.* »

Supputons que Schlumberger ne se contentait pas d'accueillir ces récriminations en faisant le gros dos et qu'il ne fut pas toujours un exécutant docile. Pour s'en rendre compte il faut scruter les rares lettres de lui qui nous sont parvenues et tenter d'imaginer les autres à leur aune. Relevons que le principal débat entre eux en 1910-1911, la publication des *Lettres de jeunesse* de Charles-Louis Philippe, met bien en lumière leur différence de tempérament. Pour Schlumberger il ne s'agissait, en coupant certaines allusions désobligeantes, que d'éviter de faciles querelles entre vivants alors que pour Gide c'est le principe de la publication intégrale des posthumes et du respect sacré de la parole d'un mort qui est en cause.

On ne saurait réduire, en tout cas, la direction de Schlumberger à la seule application des consignes de Gide, ou à sa seule vigilance typographique. Sa collaboration à la revue est une des plus significatives : il n'y a

1. P. 205.

jusqu'en 1914 que cinq numéros où ne figure une note ou un texte de lui (dont les célèbres « Considérations », qui inaugurèrent le nouveau départ, et purent servir de credo éthique à *La NRF* durant les premières années). De même qu'on ne saurait limiter son rôle dans le lancement du comptoir d'édition aux deux dessins dont il le gratifia : le monogramme de la couverture et celui d'une fontaine en filigrane sur le papier.

On suivra, durant l'année 1910, les tractations menées avec différents libraires parisiens à qui Gide et ses amis proposaient non seulement d'héberger ce comptoir mais aussi l'administration matérielle de la revue qui incombait jusque-là au marchand de tableaux Eugène Druet. Ce développement va conduire les animateurs de *La NRF* à donner un cadre juridique à leurs activités. Plusieurs consultations avec un homme de loi aboutissent à la rédaction de deux contrats¹. Le premier, le 27 mai 1911, précise les rôles de chacun des membres du conseil de direction de la revue, Copeau, Ruyters et Schlumberger auquel vient s'ajouter le nom de Gide. Le second, le 31 mai 1911, constitue l'acte fondateur du comptoir d'édition entre Gide, Schlumberger et un quasi-inconnu, dont le nom n'était apparu pour la première fois que comme éventuel participant à la décade littéraire de Pontigny en 1910, un certain Gallimard.

De superficielles relations de Gide avec Gaston Gallimard avaient débuté par une demande de dédicaces en 1906, mais c'est à l'amitié d'Henri Franck et à celle de Maurice Schlumberger que le jeune homme devait de s'être rapproché de ses deux aînés. Sa silhouette élégante, que l'on voit se profiler fugitivement — à Cuverville ou à Braffy — le temps d'une visite de courtoisie, va se dessiner plus nettement au début de 1911. Rien en apparence dans la formation de Gallimard, si ce n'est un amour héréditaire du livre, ni dans son milieu, si ce n'est la présence de quelques jeunes gens réfléchis et fortunés parmi ses amis, ne permettait de prévoir son exceptionnelle réussite d'éditeur. La moisson de compliments, que lui décerne Gide² (« *le modèle des "gérants"* » dont il vante « *le calme, la précision et la conscience* »), est toutefois la preuve d'un dévouement inlassable qui contraste avec l'insouciance de Pierre de Lanux. Le remplacement de ce dernier par Jacques Rivière allait fournir à la revue le « *véritable secrétaire* » qu'elle cherchait. On peut considérer avec un certain amusement

1. Appendice C.

2. Pp. 398 et 431.

la conversion de Gaston Gallimard qui, délaissant une société plus frivole, embrasse avec *La NRF* un strict phalanstère de l'esprit. Ce sera pour transformer ce modeste comptoir d'édition en une entreprise commerciale, après quelques passes d'armes avec Gide, avec qui la rupture aurait pu se produire.

Schlumberger, tout en se montrant plus économe de compliments que Gide envers le tout neuf « *gérant* », va nouer avec lui une relation d'amitié profonde et constante qui ne connaîtra, semble-t-il, qu'un seul orage, à la fin de 1939. Ce pacte indissoluble entre les deux hommes, qui s'appuie sur un égal pragmatisme, double en quelque sorte l'alliance amicale que les aînés avaient passée entre eux. On doit voir ces liens comme les deux principaux atouts humains du succès de *La NRF* (ce qui ne nous fera pas pour autant oublier le génie propre de Gide). Les relations de Gide avec son éditeur ne seront pas toujours un modèle de stabilité et c'est Schlumberger qui devra jouer le rôle de confident permanent des doléances et des griefs des deux parties, un moment antagonistes. Les premiers accrocs dans la lune de miel entre Gide et Gallimard vont apparaître ici, allusivement, au début de 1913, au sujet de Crès (un éditeur concurrent qui avait fait des offres de services à Gide quelques mois plus tôt). La tension monte d'un degré à la fin de l'année à propos de la traduction de *L'Offrande lyrique* par Gide et des droits souhaités par lui. Gallimard, alarmé par le pourcentage déjà versé à Tagore, avait probablement trouvé Gide trop exigeant. Il ignorait ou feignait d'ignorer que le traducteur allait assumer lui-même tous les frais de l'édition.

Pendant que se produisent ces escarmouches, Schlumberger, lui, se consacre au lancement du *Théâtre du Vieux Colombier*. Connaissant les réticences de Gide devant toute entreprise théâtrale, Copeau, Gallimard et Schlumberger s'étaient réunis à son insu pour envisager les moyens de réussir là où, pouvaient-ils penser, il n'aurait pas manqué de pronostiquer un échec. Copeau et Schlumberger, tout aussi insatisfaits que lui des productions auxquelles ils avaient été jusque-là associés, voulaient en lançant cet « *essai de rénovation dramatique* » surmonter leurs désillusions. Faut-il y ajouter, pour un écrivain comme Schlumberger, l'espoir d'accéder par ce biais à une plus large audience ? Plus encore qu'à l'occasion de la fondation de *La Nouvelle Revue Française*, Schlumberger, qui avait le culte de l'effort collectif, va trouver là matière à se dévouer entièrement. Pendant toute une année, fantassin sous les ordres du général Copeau, il ne mesu-

rera ni son temps ni son argent pour permettre de créer le *Vieux Colombier* dans les meilleures conditions. Plus qu'un théâtre, c'est presque une religion, dont le grand prêtre n'est plus Gide, que semble fonder l'équipe réunie autour de Copeau.

Paradoxalement, c'est son engagement dans la Grande Guerre qui va donner à Schlumberger l'occasion de s'affirmer véritablement. On a enfin l'impression de voir s'instaurer un équilibre entre Gide et lui. Cela tient pour beaucoup au changement de nature de leurs échanges. *La NRF* passe alors au second plan et des préoccupations plus personnelles peuvent enfin s'exprimer. Se portant volontaire dès l'automne 1914, il a la chance d'être affecté au début de 1915 auprès de son frère Conrad, qui commande une batterie d'artillerie. L'on admirera les longues lettres qu'il écrit depuis son poste d'observateur dans les bois qui surplombent la Meuse devant Saint-Mihiel. Des descriptions de sa vie sylvestre passeront d'ailleurs, transposées en Amérique, dans son *Homme heureux*. Avec minutie et simplicité, sans apparemment rechercher le moindre effet, il arrive à rendre sensible les transformations intérieures que lui impose sa nouvelle vie. Nulle recherche d'héroïsme, mais l'exposé lucide des dangers auxquels il est exposé. Schlumberger ne tenant presque plus ses *Carnets* et ayant ajourné tout projet littéraire, l'on peut évidemment supposer qu'il soigne ces lettres, ultime refuge à son ambition d'écrivain. Elles n'en demeurent pas moins d'admirables pages et Gide, qui les fait dactylographier afin de les diffuser autour de lui, en est bien conscient. On constatera aussi, par le tutoiement qui s'impose entre eux au milieu de 1915¹, que l'éloignement ne constituait nullement un frein au développement de leur amitié. Néanmoins la guerre, en les rapprochant sur le plan personnel, devait aussi les conduire à évoluer dans des directions opposées.

On remarquera l'approbation enthousiaste de Gide² à la lecture de « En lisant Thucydide » de Jean Schlumberger, publié en mai 1913. Pour ces deux protestants de formation, la recherche constante de la vérité objective, quel qu'en fût le prix à payer, pouvait paraître la marque d'un esprit supérieur. Mais cet idéal n'allait pas résister à cette formidable confrontation de deux volontés nationales. Les premiers symptômes de

1. P. 592.

2. P. 517.

cette mise en sourdine de leur Thucydisme apparaissent durant l'été 1914 à l'heure de la mobilisation. La Petite Dame dans son *Cahier III bis* a tenté *a posteriori* de reconstituer l'ambiance de sa maison, le Laugier, où furent hébergés de 1914 à 1917, ensemble ou successivement, tous les fondateurs de *La NRF*. Il fallait tout son esprit pour rendre ce qu'avait d'un peu ridicule et de touchant cette fraternité d'armes des premiers mois de la guerre où « *l'arrière* », et Gide tout le premier, eut tendance à surenchérir sur « *l'avant* ». Il reste encore à analyser dans toute sa complexité le double mouvement qui va en quelques mois conduire l'auteur des *Caves du Vatican* aux portes de l'Action Française, avec le projet de publication des lettres de Dupouey, et de la sacristie avec *Numquid et tu...*, pour le ramener ensuite vers *La Symphonie pastorale* et *Les Faux-Monnayeurs*.

Gide et Schlumberger subissent dans cette période des évolutions symétriquement inverses. Car Schlumberger n'est pas non plus insensible aux milieux qu'il traverse. Il subira d'abord l'ascendant pacifiste de son frère Conrad, sans aller toutefois jusqu'à partager sa sympathie pour la position de Romain Rolland. Mais quelques mois plus tard, lorsqu'il se liera à Réchésy avec la plus intransigeante frange des nationalistes, il va connaître son chemin de Damas. On ne comprendrait pas ce revirement si l'on oubliait qu'il était alsacien. Les pages émouvantes qu'il écrira lors de son entrée dans Guebwiller libéré, il les réservera à sa famille. Pour lui, 1918, ce sera d'abord la fin d'un traumatisme personnel qui durait depuis sa quinzième année.

Pour être momentanément suspendues, les allusions à *La NRF* n'allaient pas tarder à réapparaître. Dès 1915, le comptoir sort de sa torpeur et les projets se remettent à foisonner malgré les accès dépressifs du gérant et le Foyer franco-belge qui requiert entièrement Gide. En l'absence de Schlumberger, la collaboration de Gide avec Gallimard ne se renouera véritablement qu'en 1916. Durant cette période il revient à Copeau « *d'arrondir les angles* » entre eux. Alors que l'on envisage de faire réparaître la revue (ne serait-ce que pour un seul numéro destiné à montrer qu'elle n'est pas morte), Copeau¹ convainc Gide qu'il n'est pas souhaitable que le nom de l'auteur des *Caves du Vatican* figure formellement

1. Voir son *Journal* (29 août 1915, tome I, p. 710), Paris : Seghers, 1991.

sur la couverture comme directeur de *La NRF*. Si cette réparation isolée d'une seule livraison souhaitée par Schlumberger ne devait pas se réaliser, le premier catalogue des Éditions tiendra à rassurer les fidèles dans des termes où l'emphase patriotique le dispute aux considérations pratiques : « La Nouvelle Revue Française a interrompu sa publication au mois d'août 1914. Elle n'a pu retrouver, depuis lors, un régime assez stable pour reprendre sa périodicité. La Nouvelle Revue Française ne reparaitra qu'après la guerre, retremnée par l'épreuve, rajeunie par un long silence. Ses abonnés recevront alors tous les numéros en retard, auxquels leur souscription leur donnait droit. »

Les protestations d'écrivains proches de *La NRF* surpris de ne plus figurer sur la liste des « collaborateurs habituels », puis une « affaire Souday » dont on trouve un écho jusque dans le *Journal* de Gide du 9 octobre 1916¹ et, enfin, des malentendus à propos des lettres de Dupouey sont autant de péripéties qui contribuent à la dégradation des relations de Gide et Gallimard. Gide en vint alors à désirer la séparation entre la revue et les Éditions afin de pouvoir se désolidariser de celles-ci et de la manière dont Gallimard les conduit. C'est aussi la solution que préconise Schlumberger après avoir tenté de tracer, dans sa lettre du 17 février 1918², une voie médiane qui répartissait les rôles et permettait à chacun des associés d'exercer un droit de veto. Toutes décisions furent néanmoins reportées à cause des deux voyages de Gallimard à New York justifiés par l'administration du *Vieux Colombier* en exil et la création d'une annexe des Éditions. Ce contact de Gallimard avec le Nouveau Monde lui sera d'ailleurs très profitable puisqu'il glanera chez ses concurrents américains des idées sur la manière d'organiser une société commerciale d'édition. De retour en France au début de 1919, il sait ce qu'il veut faire et réussira à imposer son projet à sa famille et à ses amis.

Le grand débat sur les orientations et la direction à donner à la revue a quelque peu occulté les discussions à l'intérieur du trio Gallimard – Gide – Schlumberger sur l'avenir des Éditions, sauf dans la présente correspondance où elle occupe une grande place alors que les dissensions surgies entre Jacques Rivière et les « pères fondateurs » ne sont pas évoquées directement. Tandis que Schlumberger s'attendait à un éclat entre Gide et Gallimard, la mise en place de la nouvelle société s'établissait sans

1. *Journal 1889-1939*, *id.*, p. 570.

2. Pp.698-9.

ANDRÉ GIDE/JEAN SCHLUMBERGER

Correspondance

1901-1950

De Jean Schlumberger, l'histoire littéraire – ou les photographies de l'entre-deux-guerres – conserve l'image du disciple de Gide ; du second, celui qui est dans l'ombre. La longue correspondance qu'échangèrent les deux écrivains vient heureusement tempérer cette impression : on y voit l'auteur de *Saint-Saturnin* faire peu à peu jeu égal avec son illustre aîné.

Leur préoccupation littéraire, leur travail commun, ce sera la création de *La Nouvelle Revue Française*, et des Éditions Gallimard qui la prolongent. Jean Schlumberger assurera la bonne marche de cette aventure hasardeuse, tout comme il se consacrera avec Copeau au lancement du Théâtre du *Vieux Colombier*. Ainsi ces lettres échangées sont-elles comme le fil rouge d'une des plus grandes entreprises intellectuelles de ce siècle. Et on mesurera pleinement l'intérêt au jour le jour de cette correspondance qui contribue à l'histoire de la vie littéraire des années 1901-1950, tout en témoignant de la longue amitié d'André Gide et de Jean Schlumberger.

Professeur à l'Université de Leicester, Peter Fawcett collabore au Times Literary Supplement. Pascal Mercier a contribué à l'édition de la somme d'Auguste Anglès sur la première NRF.



9 782070 731220



93-VI A 73122 ISBN 2-07-073122-7

320 FF tc